

CHAPITRE II

J'observais l'étrange aura autour de son corps tandis que l'anxiété vrillait mes entrailles et marquait ma peau d'une onde éphémère. Je m'attendais à entendre les premiers entrecrocs métalliques, mais rien ne venait troubler le silence de la pièce, en dehors de mes hoquets de chagrin. Les larmes brouillaient ma vue, mais je devinais les traits de la gamine de mon rêve à travers la petite silhouette qui ne disait mot. Mes pensées firent un large bond en arrière pour voyager à l'époque où dormir était ma plus grande peur. Mes nuits d'enfant avaient été hantées par ces guerriers qui mouraient devant mes yeux, puis mes cauchemars s'étaient espacés dans le temps dès que j'eus fêté mon douzième anniversaire. Aussi loin que je pouvais m'en souvenir, je n'avais jamais remarqué la présence d'une fillette sur le champ de bataille, ni même lorsque le phénomène s'était reproduit de nouveau. Nous venions de dépasser la frontière entre la Pologne et l'Allemagne, et rassérénée, je m'étais assoupie dans la voiture de mon Français, à qui j'avais joué un très mauvais tour pour quitter mon pays d'adoption. Il avait cru attraper dans ses filets une demoiselle aussi sotte que friponne, alors qu'elle était en réalité un oiseau de proie qui, à ce moment-là, en se réveillant avec effroi, avait failli provoquer un accident de la route. Je tressaillis, et mes bras s'enroulèrent autour de moi : la plainte stridente des freins me revenait en mémoire, tout comme le grincement affreux de la carrosserie contre la barrière de sécurité. Un nouveau sillon se forma sur ma joue, parmi les autres, tandis que je me rendais compte que j'avais failli perdre la vie. Un mouvement m'extirpa de mes pensées, altérées par les effets de l'alcool, et j'avisai de nouveau l'entité qui s'agenouillait à ma hauteur. Sa main avait quitté mes cheveux et s'était posée au coin de mon œil pour suivre le tracé humide de la larme. Je me perdais dans les lignes de son visage qui s'épaississaient au fur et à mesure que je me calmais. Je remarquai aussitôt ses yeux couleur de glace qui, rivetés aux miens, me mirent mal à l'aise. Je cessai rapidement le contact et continuai la découverte de son humanité insoupçonnée en avançant une main vers son visage. J'effleurai son nez, légèrement retroussé, et parcourus le chemin de rousseurs sur sa pommette droite. Un petit rire s'échappa de mes lèvres lorsque mon regard se posa sur l'auréole qui flamboyait autour de sa tête. Une imposante chevelure rousse miroitait sous les lueurs de la rue et donnait l'impression que l'enfant était coiffée d'un voile lamé d'airain incandescent. J'esquissais un sourire en coin devant ma bêtise tandis que mes doigts suivaient les courbes de sa frimousse : j'avais devant moi une fillette, haute comme trois pommes, bel et bien réelle.

Je restais immobile par peur de casser cet échange qui m'apportait un étrange réconfort. Au fil des secondes qui s'égrainaient, j'osais peu à peu affronter son regard impressionnant qui me fit tressaillir de nouveau. J'avais la sensation de frissonner à l'intérieur, et non de ressentir la chair de poule rouler sur ma peau, comme si ses yeux étaient capable d'entrer en contact avec ma nature profonde et de l'apaiser. Je m'étonnais même de fondre de tendresse pour cette petite fille qui effectuait le même geste, le même parcours sur ma peau alors que d'ordinaire, je ne me laissais pas toucher aussi facilement. Je ne sus si mon imagination me jouait des tours ou si la pénombre dénaturait mon champ de vision, mais des iris pers prirent possession des globes oculaires de la fillette et me lancèrent des suppliques muettes, qui trouvèrent écho

au plus profond de moi. Un sentiment de culpabilité remonta brusquement à la surface et s'amusa à tendre ma corde sensible jusqu'au point de rupture. Je me rappelais le seuil de la chambre qui avait été témoin de nos adieux et du déshabillé que je lui avais offert pour sa nuit de noce, et qui avait recueilli les larmes de sa tristesse. La scène rapide se jouait à nouveau dans mes pensées, et le flot de ses reproches étouffés était toujours aussi percutant. Son visage laiteux avait perdu malice et joie de vivre, et ses mots auraient dû me dissuader de partir, de l'abandonner. J'avais conscience d'avoir gâché son bonheur naissant, mais j'avais eu besoin de la voir et de l'embrasser une dernière fois avant de disparaître de sa vie, ce qu'elle avait accepté de faire avec regret. Une poignée de secondes indélébiles, gorgées d'amour et de haine, mais surtout d'espoir. Mes doigts tremblants s'immiscèrent dans les cheveux de la fillette, toujours aussi silencieuse, et replacèrent une mèche derrière son oreille.

« Dyńka, soufflai-je. Un jour, je reviendrai, plus forte que jamais. Un jour, je remuerai ciel et terre pour t'arracher de... »

Les mots moururent dans ma gorge tandis qu'une vague d'angoisse décima toute quiétude sur son passage et contracta toute ma musculature. L'enfant s'était subitement nichée au creux de mon cou et m'enlaçait à m'en couper le souffle. J'étais tétanisée par l'intrusion forcée que je vivais de plus en plus mal. Je subodorais une chose horrible et imminente qui me donnait envie de me réfugier hors de sa portée. Ma respiration se désordonnait, et mon aversion ne faisait qu'aviver mon instinct de survie. Ma réaction ne m'étonnait pas, et pourtant je me faisais durement violence pour ne pas exploser et rejeter la fillette. J'avais de plus en plus de difficultés à me contrôler, et j'avais l'impression que l'étau de ses bras se resserrait : l'air commençait à me manquer, et un voile sombre se déposait sur mes yeux.

Au fur et à mesure que mon corps s'engourdissait, mon angoisse s'amplifiait au rythme effréné des battements de mon cœur. J'avais l'impression de batailler dans le néant comme un poisson hors de l'eau. Mon sens de la réalité se détériorait : mes râles n'étaient plus que de lugubres murmures à mes oreilles et mes pulsions, de longs croassements rocailleux. Je tentais de les ignorer et de me raisonner, mais les voix désincarnées étaient tellement nombreuses qu'elles excitaient ma peur et fissuraient ma bulle d'indifférence qui éclata. J'eus la brusque sensation d'être pénétrée par le chaos infernal. Un déluge de malheur, de désespoir et de souffrance me submergeait et brisait rapidement le minimum de lucidité qu'il me restait. J'avais le sentiment d'être condamnée à cohabiter pour l'éternité avec une force obscure, qui prenait un malin plaisir à m'imposer des images malsaines et macabres et à me cracher des mots dans une langue incompréhensible. Le corbeau se réjouissait de mon état, me raillant de plus en plus fort et vite. Ses affreux rires me parvenaient de toutes parts, comme si l'oiseau volait tout autour de moi et en profitait pour m'asséner de violents coups de bec dans la poitrine. Je plaquai mes paumes contre mes oreilles, si fort que j'en avais mal, et hurlai comme une damnée pour n'entendre que ma voix. Hélas, je m'époumonais en vain, car les ricanements, les insultes et les implorations persistaient à me hanter et accompagnaient le défilé de scènes horribles. Une dague qu'on plantait dans le ventre rebondi d'une femme. Le cadavre d'un homme, tailladé et émasculé, attaché à un arbre. Un tronc, privé de ses

membres et de sa tête, qui se balançait au bout d'une corde. Des doigts aux ongles longs et sales qui arrachaient avec violence l'œil d'un vieillard. Une hache au tranchant rouillé qui amputait un poignet. Une meute de loups qui se disputaient les entrailles d'un enfant. D'autres se succédèrent à l'infini, comme autant de coups de poignard qui entraient au plus profond de moi et déchiraient ce que j'avais de plus sacré. Mon corps s'affaissait et se ratatinait sur lui-même, las de braver un enfer qu'on ne pouvait combattre sans les armes adéquates. Je cachai mon visage dans mes bras, fatiguée et perdue, et répétais inlassablement qu'on me fiche la paix, tandis que je sentais des fluides s'échapper de mes blessures irréelles pour se mêler à mon sang. J'étais à deux doigts de lâcher prise et de me laisser emporter par l'agonie lorsqu'un feulement effleura mes tympanes et me fit tressaillir.

Je tendis l'oreille, intriguée par ce bruit qui avait évincé tous les autres, comme si un coup de vent avait fait place nette et continuait de se faire entendre. Je suivais les variations de son rythme lorsque tout-à-coup, je remarquai des syllabes, tout juste audibles tellement qu'elles se confondaient avec le bruit de l'air. Des « fi », des « fé » et des « fu » se devinaient à travers le souffle du vent. Un sentiment d'apaisement naquit dans mon cœur et se propagea au fur et à mesure que le fredonnement s'intensifiait, comme si une voix humaine se dévoilait peu à peu. Le film d'horreur ralentit, compromis par l'apparition de trois trous incandescents dont la disposition faisait penser à une figure géométrique. Ils s'élargirent pour former eux-mêmes trois triangles qui se rejoignaient progressivement jusqu'au centre de l'image. Je ressentis un profond soulagement lorsque les flashes disparurent de ma vue, et plus encore, je me sentais protégée et vivante. J'écartai les bras et relevai la tête, curieuse d'apercevoir le propriétaire de ce chant si apaisant, mais je ne vis que le néant coloré d'un rouge très sombre. Je réalisai alors que mes lèvres bougeaient et que le son ne pouvait sortir que d'elles pour vibrer de façon si intime avec moi-même.

Des craquements sinistres se firent brusquement entendre et mirent fin à la mélodie. Les ténèbres rubescentes se fendillaient et filtraient des rais lumineux qui m'attaquaient de plein fouet. Lorsque la gêne s'estompa, je pus observer les craquelures luminescentes sans plisser les yeux et pourtant, l'intensité était telle que même le rayonnement solaire ne pouvait rivaliser. Je m'approchai en toute confiance de la forme étoilée qui était apparue et contemplai les arabesques qui en dessinaient les huit branches. Au fur et à mesure que je détaillais l'ensemble, une étrange attirance se développait, et sans que je le remarque tout de suite, mon index s'était infiltré dans une faille pour en suivre le chemin. Des picotements remontaient le long de ma main, puis ce fut une chaleur bienfaitrice qui se répandit en mon for intérieur. Je soupirai d'aise et me sentis entière, comme s'il avait toujours manqué une pièce de puzzle avant que je sois illuminée par cette lumière. J'avais une furieuse envie d'approfondir cette communion en traversant l'ornement alors qu'un chuchotement me disait clairement de ne pas le faire, comme si la personne se tenait derrière moi, mais trop captivée, je n'y faisais pas attention. Ma main disparut de l'autre côté sans aucune douleur, et je pressentais que tout se passerait bien. Plus curieux encore, je remarquai la détention de réponses qui m'étaient jusque-là inconnues. Je baignais dans un flot de connaissances qui m'étourdissait et me donnait le pouvoir de répondre à tout et n'importe quoi. Je m'amusais avec les dates-clé de l'histoire de l'humanité lorsque l'an 856 s'imposa comme une importance capitale. Il

apportait avec lui une forte odeur iodée ainsi que les clapotis des embruns sur la coque d'un bateau. J'étais en mesure de me souvenir des claquements du vent dans des voiles, blanche et rouge, et de l'étamine à l'effigie du faucon, qui ondulait sous les bons auspices de Kari, le souffle incarné, et l'œil bienveillant d'Aegir, maître absolu de l'Océan.

Les fourmillements devinrent soudainement désagréables et mirent fin à mes rêveries. Je découvris avec stupeur que mon avant-bras avait été avalé et continuait d'être englouti sans que je puisse faire quelque chose. Ma main était devenue incontrôlable et douloureuse, à la fois engourdie et meurtrie par des milliers d'aiguilles. Mon visage s'approchait au fur et à mesure de cette chose, sur laquelle ondulaient de petites vagues et de laquelle émanait un bourdonnement, pénible pour mes oreilles. Mon bras entier était passé à travers la faille, et j'avais de plus en plus l'impression d'entendre un murmure de l'autre côté. La voix lugubre de mon cauchemar m'appelait et m'encourageait à la rejoindre. Les traits d'une face hideuse me revinrent en mémoire, et l'écho de ses derniers mots retentit autour de moi, avivant mon affolement. Je me campai fermement sur mes jambes et affermis mes cuisses pour me pencher en arrière et récupérer mon membre par la force. Je stoppai net tandis qu'un hurlement s'échappa de mes lèvres, crispées par la souffrance que j'avais sentie au niveau de mon épaule. J'avais tiré sur un bras qui me semblait inexistant et pourtant, j'avais eu l'horrible sensation qu'il s'arrachait du reste de mon corps. Ma joue frôlait à présent une matière qui, à l'œil, me paraissait gluante, mais son contact ne m'était pas désagréable. Une boule se forma rapidement dans ma gorge lorsque je me rendis à l'évidence. Je n'étais pas capable d'affirmer si tout ceci était réel ; je n'étais même pas certaine de la réalité de cette voix, jeune et masculine, qui appelait une personne nommée Fanny. J'avais l'impression d'être à la frontière de deux mondes, à l'image de mon esprit altéré, en conflit constant avec lui-même et son entourage. Abattue, je fermai les yeux et soupirai de dépit avant de couper ma respiration. Mon visage amorçait la traversée de cette étrange muraille.

Mon nez épousait à la perfection la forme qu'il creusait dans cette membrane tiède et moelleuse, et malgré la fine pellicule qu'elle déposait sur ma peau, sa texture n'était pas repoussante. J'avais l'impression d'enfoncer mon visage dans un épais oreiller de velours. A l'intérieur, les vibrations n'en étaient que plus fortes et bourdonnantes, mais étrangement, elles me reconfortaient et chassaient l'appréhension de ce qui pourrait arriver une fois au bout du passage. J'étais dans un état de semi-conscience, comme un enfant serein dans le ventre de sa mère, et si j'avais pu, j'aurais soupiré de plaisir, mais je vécus l'évocation comme une invective. Je n'avais jamais connu la femme qui m'avait donné la vie, car j'étais un enfant adopté. Je ne me souvenais pas de mon ancienne vie, et tout ce que je savais, je le détenais de l'homme qui m'avait trouvée au bord d'une route, en pleine campagne suédoise, dans un état pitoyable. Personne ne m'avait réclamée, ni même reconnue ; je n'avais même jamais existé aux yeux des autorités de ce pays, comme s'il n'y avait eu aucune trace de mon existence. Cet homme m'avait dès lors ouvert ses bras pour m'offrir une identité, une vie et un avenir. Mais à quel prix ?

Mon environnement se contracta soudainement et me déconnecta du fil de mes pensées. J'étais compressée de tous les côtés avec la terrible impression que la matière se refermait sur mon corps. Une kyrielle de « Merde ! » s'éparpilla dans mon esprit au fur et à mesure que la panique me gagnait, et lorsqu'elle fut à son paroxysme en quelques secondes, je perdis le contrôle de mon apnée. Une odeur fétide de viande pourrie attaqua mon nez tandis que je découvrais une gelée solide, écarlate et transparente. Elle était nervurée d'un liquide doré qui s'écoulait avec frénésie dans tous les sens. La pression s'exerçait de plus en plus autour de moi au point que j'étais persuadée de finir en bouillie. Je suffoquais, et ma vision se brouillait peu à peu. Je me sentais partir au rythme des battements de mon cœur qui s'affaiblissaient doucement. Ma perception s'effiloçait, et le bourdonnement n'était plus qu'un crépitement sourd, un bruit de fond dont on s'habitue à la présence jusqu'à ne plus l'entendre. Mes paupières s'alourdissaient, et l'envie pressante de lâcher prise n'en était que plus attrayante. Je crevais comme un vulgaire moucheron prisonnier de l'ambre. Tout à coup, j'eus l'impression de me détendre et de flotter à travers un univers cotonneux dans lequel la douleur et la rancœur n'existaient plus. Rien n'avait plus d'importance dans ce calme si doux que le bien-être qu'il m'apportait. J'éclatai de rire, grisée par cette nouvelle sensation, avec l'assurance que Loptr Hvedrung, ce père que la vie avait mis sur mon chemin, n'était plus qu'un lointain souvenir.

Hélas, mon bonheur fut de courte durée : une rafale de cris raques décima la quiétude des lieux. Je pris alors conscience que l'endroit n'avait pas changé : la mélasse très épaisse, qui s'était durcie autour de moi, subsistait encore et avait repris sa texture initiale. Sa teinte rutilante avait troqué sa vivacité pour une douce opalescence, rappelant l'incarnat de la chair humaine, tapissée des folles nervures lumineuses. Un froissement joua si près de mon oreille qu'il me fit frémir. Je me retournai et découvris un point blanc, très lumineux, voler vers moi. Une brusque envie de vomir me prit d'assaut, et mes frissons s'amplifièrent au fur et à mesure que les bruissements résonnaient au fond de moi, comme si j'anticipais l'impact inévitable avec cette chose qui prenait peu à peu la forme d'un oiseau. Son cri sourd retentit de nouveau et me gela les sangs. Pourtant, je ne pouvais détourner mon regard et détaillais avec fascination sa large envergure, qui fendait la membrane et son réseau luminescent. Le liquide doré s'en échappait et se répandait à travers la matière en mille et un ruisselets, qui s'écoulaient tous dans ma direction pour former une flaque autour de moi. Je n'étais plus qu'un être impur au milieu d'une eau irradiante dont le contact affolait chacun de mes atomes, à tel point que des bulles d'écume apparaissaient peu à peu à la surface. J'avais l'impression qu'une partie de billard se jouait violemment dans mon estomac et pourtant, je continuais d'admirer l'allure altière du rapace, dont le plumage immaculé mettait en valeur les nombreuses ombres qui parsemaient ses ailes. Mon état allait de mal en pire au fur et à mesure que l'oiseau se rapprochait à tire-d'aile, mais l'imminence du choc me galvanisait, comme si sa présence m'était importante. Son ramage si rocailleux mitrailla le silence, une fois de plus, et provoqua en mon esprit l'image bien nette d'une lame qui crevait le ventre arrondi d'une femme et l'ouvrait sur toute la hauteur. Un hurlement, gorgé d'une souffrance extrême, jaillit en mon for intérieur et accompagna la sensation d'une vive déchirure dans mon abdomen. Des filets de sang se libéraient et sillonnaient la peau striée de vergetures pour dégringoler sur les flancs, tout aussi marqués, et souiller le sable blanc, habillé de roseaux et

d'herbe humide. Des mains, ténues et burinées, s'immiscèrent délicatement dans l'entaille pour en écarter les bords avec précaution et dévoilèrent le dos d'un fœtus qui scintillait sous les rayons de l'aurore naissante. Un index caressa avec tendresse la colonne vertébrale tandis que l'autre main se glissait dans la matrice pour délivrer cette petite vie, qui fut accueillie par une voix éraillée et tremblante d'émotions :

« Tu es le sang, Lifka. Tu es le sang... mon sang... »

Ces mots me firent l'effet d'un uppercut qui rouvrit une vieille cicatrice. Le vide dans ma poitrine n'en était que plus béant, encore fumeux d'un cœur braisé par des chagrins d'enfant. J'entendais à peine le chant, proche du feulement du vent, qui soufflait des syllabes pour célébrer la naissance de l'enfant, ni même le huissement qui se mêla au dernier soupir de la mélodie tandis que l'image s'évanouissait et me laissait en proie à mon désarroi. Je contemplais l'oiseau qui avait abandonné son vol de croisière pour battre des ailes avec plus de vigueur. Je bouillonnais de doutes et d'incompréhensions à tel point que je sentais chaque zone de mon corps convulser et entrer en éruption. Je n'étais plus qu'un foyer ardent qui hurlait sa colère et sa douleur d'avoir été oublié et abandonné. Je toisais avec mépris le faucon qui avait entrepris une descente vertigineuse et fonçait sur sa proie, les serres prêtes à entrer en collision. Plus il s'approchait et plus il me paraissait massif, monstrueux et menaçant et pourtant, ses iris sombres n'étaient animés d'aucune animosité, mais d'intelligence comme s'ils étaient les gardiens d'un précieux secret. Tout-à-coup, j'eus la brusque sensation de me disloquer et de me disperser violemment aux quatre coins de cet univers incarnat : cette force de la nature m'avait pénétrée de plein fouet.

Je voguais à travers les brumes de l'inconscience, bercée par la houle bruyante et ondulante, dont le tumulte s'imposait comme une trace lointaine d'une vie passée sur l'eau. L'impact avait engendré une étrange sensation d'unité, ainsi qu'une certitude que je n'arrivais pas à définir. Elle ne faisait qu'accentuer le mal-être que j'avais ressenti toute ma vie et l'impression que mon existence n'était qu'une vaste mascarade, une errance sans but, sans point d'ancrage.

« Tu es et seras toujours qu'un vulgaire pantin ! Un déchet renié par ton sang ! Fruit du déshonneur ! Une détestable souillure ! » tempêta une voix lugubre et moqueuse.

La rudesse des mots m'éveilla en sursaut, et le réveil fut d'autant plus brutal que je ne m'y attendais pas. Plus d'une sensation me dominaient alors que je posais un regard torve sur la créature qui m'avait arrachée de mon sommeil. Elle était tellement effroyable avec la moitié de son corps putréfié que n'importe qui aurait pris la fuite. Pourtant, j'éprouvais le besoin de lui imposer ma présence et de lui cracher à la gueule. J'étais si frustrée d'avoir été dérangée qu'une rage croissante s'était logée dans mon cœur et m'ordonnait de lui sauter à la gorge. Son œil mordoré m'observait sans plus de tendresse tandis que l'autre, masse glaireuse et purulente, dégoulinait sur sa pommette pourrissante. Ses lèvres, ourlées et fendues, s'étiraient en un sourire en coin, accentué par une entaille qui ouvrait la joue de la commissure jusqu'à l'oreille cachée par une toison drue et foncée. De fines tresses rouges partaient de son large

front, marqué avec légèreté, et s'enchevêtraient en un intelligent pêle-mêle qui domptait la chevelure recouvrant son épaule et son sein droits. Seul son profil gauche, bien qu'émacié, semblait indemne, ainsi que son nez qui se dressait fier comme un coq sur ses ergots, droit et sans défaut, comme le mien. Une goutte de sang perla de sa lèvre blessée, raya son menton si étroit, légèrement décalé, et chuta dans le vide. Je n'osais quitter de vue son visage de peur de briser la lutte que nous exerçons en nous fixant en chiens de faïence, et, à vrai dire, le reste n'avait aucune importance. Je continuai le détail de ses traits et découvris sa pommette saillante, exagérée par le creux de la joue. Je frissonnai tout à coup lorsque je remarquais, juste à côté de sa bouche, une fossette si petite qu'elle en était presque invisible. La colère et la frustration laissèrent peu à peu leur place à un trouble profond alors que la ressemblance se faisait de plus en plus frappante dans mon esprit. Mes doigts effleurèrent le coin de mes lèvres, juste à l'endroit où se dissimulait cette cavité qui ne s'offrait qu'à la vue des plus intimes, des plus aimés. Je me risquai à quitter de vue son visage et parcourus le reste du corps, que mon champ de vision englobait en entier. Un haut-le-cœur me prit d'assaut lorsque j'aperçus la suite des dégâts. La chemise de lin, qui aurait dû couvrir sa nudité, n'était plus qu'une guenille ensanglantée, lacérée et ouverte sur sa cage thoracique qui exposait les quatre dernières côtes, encore habillées de morceaux de chair. Nom de Dieu ! Qu'avait donc fait cette pauvre femme pour mériter autant de monstruosité ? De quoi avais-je été coupable pour qu'on se soit acharné ainsi sur mon cadavre ?

« Je te l'ai déjà dit. Nous sommes le fruit du déshonneur ! »

La réponse sonnait comme un douloureux reproche et pourtant, l'entité ne se défaisait pas de son sourire moqueur. Bien au contraire, il s'était raffermi devant ma mine déconfite et entrebâillait la balafre, d'où s'écoula du pus sanguinolent. Les plis de son vêtement se déplacèrent subitement d'avant en arrière, avec un froissement qui me glaça les sangs. Ses pieds nus jouaient lentement à cache-cache avec le tissu et l'emmenaient avec difficulté vers moi. Les poils de ma nuque s'hérissèrent lorsque je réalisai que la distance entre nous diminuait. Mon cœur frappait ma poitrine avec violence, et le besoin d'inspirer et d'expirer se faisait douloureusement sentir. L'adrénaline montait en flèche et exacerbait mes premiers instincts en demandant à mes jambes de courir loin du danger, que je pressentais et qui me faisait tressaillir. Je voulus reculer, mais je m'aperçus très vite, et avec effroi, que mes membres ne me répondaient pas. Mes yeux s'agrandirent de stupeur lorsque je pris conscience de mon état. Mon abdomen, mon bassin et mes jambes étaient prisonniers de la matière écarlate, qui était à présent dure et sombre, dénuée de son réseau lumineux. Je redécouvris le décor des premiers instants : un néant rubescent que ma dépouille traversait en clopinant. Je niai l'évidence ; mon corps entier réfutait la situation, et une cuisante décharge se propagea et m'ordonna de me débattre. Mes muscles bandaient et entraient en rapport de force avec leur adversaire de pierre. Mon ventre se contorsionnait à droite, puis à gauche sans bouger d'un centimètre. Mes poings boxaient, mes coudes cognaient, mais rien n'ébranlait le roc. Pourtant, l'échec n'altérait en rien mon obstination : mes frappes devenaient de plus en plus hargneuses et mes cris, de plus en plus enflammés. L'hystérie m'avait gagnée et s'avivait au fur et à mesure que les relents pestilentiels progressaient, puis la gifle fusa, prompte et cinglante, et claqua durement contre ma joue.

Je fixais avec stupeur mon reflet qui me considérait avec arrogance. Sa main se leva avec lenteur, et je remarquai de suite les cloques violacées qui en tapissaient le dos et l'intérieur. Ses doigts, noircis par la gangrène, effleurèrent ma peau endolorie comme une excuse silencieuse et me donnèrent l'impression d'être caressée par du bois mort. Ses phalanges étaient glacées et pourtant, une douce chaleur se répandait dans mon corps, renforçant le sentiment d'unité que j'avais ressenti avec le faucon. Je me reconnaissais bien au-delà de l'apparence physique et soupçonnais un lien bien plus fort que celui qui me reliait à Dyńka. J'étais peu à peu submergée par une profonde émotion, qui oscillait entre la fraternité et la fusion, mais qui n'estompait pas le dégoût et la crainte qu'elle m'inspirait. Notre proximité exerçait une étrange alchimie qui me forçait à répondre à son geste. Mon index s'approcha et chemina le long de son entaille, puis frôla timidement ses lèvres. Ses traits perdaient leur masque de froideur, et sa pupille scintillait comme si elle reprenait enfin vie. Tant de questions et d'incompréhensions se bouscuaient dans ma tête et cohabitaient avec l'horrible pressentiment qu'un événement important et irrémédiable allait se produire. Je cherchais mes mots, quelque chose à dire ; ma bouche s'ouvrait et se refermait sans qu'un seul son n'en sorte, puis, au bout d'un moment, je bredouillai :

« _ Pourquoi ?

_ Je ne sais pas. Je ne suis que ton ombre, révéla l'entité d'une voix douce et gutturale, proche de la mienne. Je te suis depuis qu'on nous a donné la vie, et je te protège. Lifka, méfie-toi de l'enfant.

_ Je ne comprends pas, soufflai-je.

_ L'enfant est néfaste ! Elle convoite ton ventre, s'enflamma-t-elle. Petite Vie, elle jalouse notre union, elle veut notre lueur. Je t'en prie, ne l'écoute plus. Ne la suis pas, supplia-t-elle.

_ Mais ... Pourquoi ? Ce n'est qu'une gamine !

_ Illusion ! Elle n'est que l'illusion qui se joue de toi et qui t'entraînera dans la folie ! Je te l'ai dit : elle est dangereuse. Tous t'ont abandonnée ; tous t'ont reniée ! Mais, moi, j'ai toujours été là, près de toi. Il faut tous les oublier, et moi, je ne t'oublierai jamais. », répondit mon double en posant sa main valide sur mon cœur.

De nouveau, ses lèvres esquissèrent un sourire railleur devant ma mine déconfite. Je bafouillai et tentai d'obtenir des explications plus sensées, mais je n'eus guère le temps de protester davantage. Sa main avait attrapé mon menton, et sa bouche s'était empressée de se poser sur la mienne. Un gémissement de surprise s'échappa de l'union de nos souffles tandis que son sang se mêlait à ma salive et créait un breuvage des plus aphrodisiaques. Ma raison s'engourdissait, et mes sens s'affûtaient au fur et à mesure que le mélange se propageait dans mes veines. Mes muscles s'exaltaient, ma peau tressaillait et mes poils s'hérissaient alors que je me surprénais à trouver son odeur enivrante. Sa putréfaction réveillait le prédateur qui sommeillait en moi et qui répondit avec ferveur à son appel. Mes palpitations s'intensifièrent et prirent tant de vitesse que j'eus l'impression que mon cœur allait perforer ma poitrine. Mon

ventre s'échauffait et se vrillait douloureusement sous les vibrations que faisait naître le baiser de mon double. L'euphorie me possédait peu à peu, toujours plus fort, toujours plus loin au plus profond de mon être, qui sortait de son sommeil et s'électrisait. Je n'étais plus que chair pantelante au bord de la syncope, au bord de l'orgasme, aux portes de la mort, qui s'ouvrirent enfin et exhalèrent le cri du grand faucon blanc.

